

Robert avait été un homme de trente ans et être docteur en médecine, c'est-à-dire un homme nécessairement sérieux, expérimenté, mûri par l'étude, habitué à voir de près la bataille de la vie, dont il soignait les blessés, il retrouvait tout à coup en lui les impressions et les timidités de la première jeunesse.

Puis, n'ayant jamais aimé jusqu'à ce jour, le premier amour lui apportait une foule de sensations neuves et inconnues contre lesquelles il restait sans défense.

Ce ne fut donc pas le grave docteur Robert Dauray qui arriva à la porte du pensionnat de Jeanne d'Esparre, mais un homme tout différent, rajeuni de dix ans, et aussi inexpérimenté en ces matières qu'un lycéen, épris de sa cousine et qui rougit et balbutie, dès qu'il est en sa présence.

Il s'était dissimulé dans l'ombre d'un mur, un peu sur le côté, d'où il pouvait voir, sans être vu, la sortie des élèves.

Son attente ne fut pas longue. La lourde porte ouvrit ses deux battants et les jeunes filles commencèrent à défilé lentement, sous la conduite et la surveillance des sœurs.

Elles prirent la rue de Marainville pour gagner une propriété voisine, qui renferme un petit bois d'un kilomètre de long, avec prairies, allées sombres et pelouses ensoleillées.

Arrivées au but de leur promenade, les pensionnaires se dispersèrent sur une vaste pelousse, les plus jeunes jouant au volant et au jeu de grâce ; les plus âgées se promenant par groupes et causant entre elles avec des allures de petites femmes, tandis que les surveillantes tricottaient ou faisaient de la tapisserie, assises à l'ombre des grands ormes.

Quant à Jeanne d'Esparre et à Andrée de Beaumont, on devine quelle était leur émotion.

Un premier amour ! Un premier rendez-vous ! Une première intrigue !

Il y a de quoi troubler des têtes plus solides que ne peuvent l'être celles de deux jeunes filles qui n'ont jamais quitté leur famille que pour entrer au couvent, et qui ignorent tout du monde et de la vie.

En voyant la direction suivie par les promeneuses, au sortir du pensionnat, Robert avait deviné vers quel endroit elles se dirigeaient.

Il connaissait parfaitement le pays. Il put donc les suivre de très loin sans se montrer et gagner le petit bois sans être aperçu, même des yeux éveillés et toujours en quête de Mlle Amicée.

Jeanne ne disait rien, mais sa pâleur et son regard inquiet exprimaient assez sa préoccupation, et Andrée ne s'y trompa point.

— Eloignons-nous de nos camarades, fit-elle à l'oreille de son amie.

— Crois-tu qu'il soit venu ? demanda Jeanne.

— J'en suis certaine, bien que nous ne l'ayons pas vu encore. Il doit être caché dans quelque allée du bois. Viens de ce côté, on croira que nous cherchons l'ombre et la fraîcheur, et personne ne s'en étonnera, ne songera à se défier de nous.

— Non ! non ! répliqua Jeanne avec un geste et un accent de terreur.

— Pourquoi ?

— Il me semble que c'est mal, ce que nous allons faire là !

— Voyons, Jeanne, ce qui serait mal, ce serait de faire attendre pour rien ce pauvre jeune homme. Pense donc à son désespoir, s'il croit que tu le dédaignes, que tu le méprises, que tu le détestes !

— Oh ! je ne voudrais pas qu'il crût cela ! s'écria la jeune fille.

— Alors, suis-moi,

— Je n'ose.

— Qu'as-tu à craindre ? Je suis là. Nous n'irons pas bien loin. Si tu ne l'aimes pas, au moins faut-il le lui faire savoir, et, si son amour te déplaît, le lui dire franchement.

— Oh ! ce n'est pas cela.

— Jo le sais bien, répliqua Andrée en riant. Mais, si ce n'est pas cela, c'est autre chose, et, pour te décider, il faut le connaître, et pour le connaître, il faut le voir de près, lui parler, l'entendre. Il ne te mangera pas, va d'abord, je me mettrai en travers, ensuite, je t'assure qu'il n'a pas du tout l'air d'un ogre.

Tout en parlant ainsi les deux jeunes filles avaient insensiblement gagné l'entrée du petit bois où elles s'engagèrent dans une allée verdoyante et pleine d'une ombre fraîche et mystérieuse, bien propre à faciliter un rendez-vous d'amour.

Andrée ne s'était pas trompée, on le sait. Enbusqué dans un petit sentier creux, non loin de l'entrée du bois, Robert n'avait pas perdu un des mouvements de Jeanne et d'Andrée.

Il les voyait venir à lui gracieusement onlacées. Il admirait le charme et la douceur empreints sur sa jolie tête brune de Jeanne, dont les grands yeux noirs, inquiets et timides, fouillaient l'espace avec un mélange de crainte et de désir.

Lui aussi, nous l'avons déjà dit, était profondément ému, et plus le moment approchait où il allait, pour la première fois, se trouver en face de celle qu'il aimait, plus son trouble augmentait.

Cependant les deux amies s'avançaient toujours sans le voir.

Quelques pas à peine les séparaient de lui. Il n'y avait plus à hésiter.

Tout à coup, au tournant de l'allée, il apparut devant elles. En l'apercevant, Jeanne devint très pâle, porta la main à son cœur, d'un geste instinctif, et s'arrêta chancelante. Andrée la soutint.

Robert s'était arrêté.

— Ah ! vous nous avez fait peur, monsieur, dit vivement Andrée, qui n'avait pas eu peur du tout, mais qui, par amitié, sans doute, prenait à son compte la moitié de l'émotion de Jeanne.

— Et, pourtant, ajouta-t-elle plus bas, "on vous attendait !"

Le mot enhardit Robert, qui s'élança vers Jeanne d'un mouvement irréfléchi.

— Mademoiselle, balbutia-t-il, pardonnez-moi l'étrangetés et l'audace de ma démarche. Mais, si vous pouviez lire dans mon cœur, vous y verriez, pour vous, un tel respect, une adoration si complète, que...

— Nous n'en doutons pas, monsieur, interrompit Andrée d'un air dégagé. Sans cela, croyez bien que nous ne serions pas venues !

Jeanne avait levé sur lui ses grands yeux noirs et le regardait avec un embarras d'où la crainte disparaissait rapidement, et qui n'avait rien d'hostile... au contraire !

Si bien que Robert oubliant sa timidité, pour ne plus se rappeler que son amour se rapprocha encore, en disant d'une voix chargée de tendresse, quoique toujours profondément respectueuse :

— Oui, mademoiselle, je vous aime. Depuis longtemps déjà,